

# La guerre sous enveloppe



MuséePicassoParis

# La guerre sous enveloppe

**U**n recueil de lettres reçues par Pablo Picasso et conservées dans ses archives privées au Musée national Picasso – Paris, sélectionnées et commentées par Nathalie Leleu, chargée de mission Collections et Patrimoine

**L**ecture-interprétation par Olivier Constant et Lauréline Romuald  
Accompagnement musical original de Maeva Le Berre au violoncelle

**C**réation au Musée national Picasso – Paris le 12 février 2015 à 13h

La déclaration de guerre du Royaume-Uni et de la France à l'Allemagne le 3 septembre 1939 trouve Pablo Picasso à Royan, avec sa compagne Dora Maar, et dans leurs proches abords Marie-Thérèse Walter, la mère de sa fille Maya. Il y séjourne presque un an, avant de rentrer définitivement à Paris où il vit toute la période de l'Occupation dans l'atelier des Grands-Augustins. Devenu un point fixe sur une planète affolée, Picasso concentre sur sa personne publique et privée un faisceau d'informations épistolaires qui dessinent pendant plus de cinq ans une nouvelle géographie amicale, sociale et professionnelle.

Il y a d'abord ceux qui disparaissent plus ou moins totalement de son orbite : ils n'écrivent peu ou plus car ils se cachent ou se taisent sous la contrainte, ou parce qu'ils ont fui au-delà des réseaux de communication autorisés. Ceux-là reviendront en force à la Libération en comblant leur frustration par leurs souvenirs.

Ceux qui restent sont encore nombreux. Une grande partie voyage et informe Picasso sur elle-même et sur les autres membres de la diaspora des années sombres, qui se déplace dans le temps et dans l'es-

pace à chaque nouvelle lettre. Le courrier est devenu pour certains la forme de sociabilité la plus courante, mais écrire reste un risque que le désir ou le désespoir conduit néanmoins à prendre. Les événements guerriers, l'actualité de la politique et des arts accompagnent avec plus ou moins de consistance les nouvelles sur la couleur du quotidien, tandis que les courriers d'ordre professionnel rappellent combien les questions artistiques étaient dépendantes de celles de l'état civil et du marché de l'art dans un Paris occupé à tous les points de vue. Art et politique culminent à la Libération, alors que les comptes se règlent et que Picasso s'y trouve mêlé. La guerre continuera encore quelques mois sous enveloppe.

<b>Christian Zervos, le coryphée</b>	<b>7</b>
<b>Picasso, point fixe sur une planète affolée</b>	
<b>Ceux qui vont se taire</b>	
<b>Daniel-Henry Kahnweiler</b>	<b>22</b>
<b>Ceux qui vont partir</b>	
<b>Mary Callery</b>	<b>25</b>
<b>Henri Laugier</b>	<b>27</b>
<b>André Breton</b>	<b>31</b>
<b>Ceux qui souffrent</b>	
<b>Germaine Pichot</b>	<b>34</b>
<b>Max Jacob (non reproduit)</b>	
<b>Ceux qui résistent</b>	
<b>Dina Vierny</b>	<b>36</b>
<b>La vie à Paris sous l'Occupation</b>	
<b>Créer, quand même</b>	
<b>Valentine Hugo</b>	<b>40</b>
<b>Jeanne Bucher</b>	<b>43</b>
<b>Le marché, les échanges</b>	
<b>Berthe Weill</b>	<b>46</b>
<b>Léon Gischia</b>	<b>49</b>
<b>Henri Matisse</b>	<b>49</b>

## **Transatlantique : le rétablissement des communications**

**Joie et angoisse 1**

**Pierre Loeb** 52

**Joie et angoisse 2**

**Roland Penrose** 54

**Joie et angoisse 3**

**Mary Callery** 57

**La Libération, l'art et la politique, mais encore la guerre**

**André Fougeron** 59

**Henri Matisse** 62

**James Lord** 64

## Christian Zervos, le coryphée

*Attentif aux ateliers de Picasso (rue La Boétie et rue des Grands-Augustins à Paris, le château de Boisgeloup près de Gisors) pendant son absence de Paris entre septembre 1939 et août 1940, l'historien de l'art et éditeur Christian Zervos (1899-1970) réalise à cette époque le second tome du catalogue raisonné de l'œuvre de l'artiste espagnol (qui en comptera 33) ; ce volume, consacré aux années cubistes de Picasso, est publié en 1942. Les locaux de la galerie-maison d'édition Cahiers d'art, rue du Dragon, se situent à proximité de l'atelier des Grands-Augustins. Sentinelle et aiguilleur de nouvelles au sein de la constellation Picasso (artistes, galeristes, collectionneurs, critiques), Zervos enchevêtre épisodes guerriers, événements funestes et étapes de la progression du travail inlassable, minutieux et exigeant qu'il mène à Paris et sous le couvert de sa retraite bourguignonne, à Vézelay. L'affaire de Coq, de plâtres et de bronzes dont il est plusieurs fois question concerne la commande de fontes faite par Alfred Barr, le directeur du Museum of Modern Art de New York, pour l'exposition Picasso. Forty Years of His Art (1939-1940, New York et Chicago) et que réalise le fondeur Valsuani.*

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan. Cachet postal : 25-V-1940*

Lundi

Mon cher Picasso,

Je sais que Mme Cuttoli vous a fichu la panique bien à tort, mais vous ne devriez [sic] quand même pas partir ainsi précipitamment et sans me le dire. J'avais à vous demander des renseignements pour le livre et vous m'aviez promis que vous ne bougeriez pas de Paris.

Comment allons-nous faire maintenant pour nous revoir et terminer le livre.

Peut-être la modestie ou le dégoût des hommes vous empêche de constater l'importance de la parution du volume de votre œuvre contenant celles de vos peintures qui ont apporté, avant tout changement social, une transformation totale de la conception plastique.

Avez-vous pensé aux photographies de votre personne de 1907 à 1916 inclus ? Le livre est à la page 152. Il me reste encore 76 pages. Je le finirai à moins que je sois mort, chose qui a failli m'arriver samedi dernier. En quittant l'imprimerie à Chelles je me suis trouvé en pleine campagne sous le bombardement des avions allemands. J'ai quitté aussitôt la voiture et je me suis couché sur un champ. Un des bombardiers allemands, touché par un chasseur français, avant de se poser sur le sol a lâché ses deux torpilles à environ 150 mètres de moi, puis atterri à 800 mètres de l'endroit où je me trouvais. Pendant 10 minutes j'étais ahuri, j'avais une



sensation désagréable comme si mon estomac me remontait à la gorge et m'étouffait, j'avais aussi l'impression que mon bras droit avant raccourci – est-ce le souvenir de la blessure au bras droit lors de mon accident ?

Tous les peintres et Laurens sont partis. Nous sommes à nouveau tout seul. Yvonne [Zervos] a rendu à Kahnweiler ses gouaches et dessins. Elle a gardé accrochés les dessins en ajoutant des tableaux de Miró, de Léger, de Chagall et deux peintures de Lam.

A propos de Lam nous ne savons pas quoi faire. Il vient nous demander conseil. Et quel conseil pourrions-nous lui donner.

Paris est très calme et très beau comme ne l'a jamais été.

En toute amitié  
Christian Zervos

### *Addendum*

en signant j'entends le canon tonner terriblement du côté de Chelles. Ils s'acharnent après la gare régulatrice qui se trouve tout à côté de l'Imprimerie. Malgré tout je ne désespère pas que le livre paraisse. Miró se dirige vers Perpignan pour rentrer en Espagne.

Braque était près de Bordeaux. Varengewille est très bombardée et les Nelson sont venus à Paris.

Matisse vient de partir pour une destination inconnue, quelque part en France.

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan.*

10 juin 1940

Mon cher Picasso,

Ici ça commence à se gêner. Voilà deux nuits que je ne ferme pas l'œil tant les coups de canons sont rapprochés. Hier soir je suis resté dans le jardin des Tuileries jusqu'à minuit. Du côté de S. Ouen, c'est à d. [sic] dans la direction de S. Ouen, le ciel était rayé par les coups de canons et les explosions. Comme je ne peux pas dormir la nuit, j'entends tout le vacarme du front.

Un ami qui venait de Gisors vient de me dire que les Allemands s'y trouvaient et qu'ils se dirigeaient sur Pontoise. Je crois que vous m'avez dit que toutes vos œuvres avaient été transportées ... en lieu sûr. Le livre continue à augmenter de 24 pages toutes les semaines. Nous avons eu un arrêt, car un récent bombardement de la région avait coupé la force motrice de l'imprimerie. Nous sommes à la page 164. J'ai fait envelopper soigneusement tous les paquets avec des indications. Si je n'arrive pas à le terminer, je pourrai au moins le continuer à un moment plus tranquille.

Ecrivez-nous vite un mot car nous sommes appelés à quitter Paris d'un moment à l'autre à moins que nous soyons contraints à le défendre.

Nous sommes de plus en plus seuls et de plus en

plus fatigués.  
Avec toute mon amitié,  
Zervos

*Billet joint à l'envoi*

Au moment où j'allais mettre cette lettre à la poste, j'ai rencontré un soldat qui revient de Gisors. Il me dit que les Allemands n'y sont pas entrés mais ce qu'ils y ont fait dépasse toute imagination. Il paraît qu'il n'y reste plus rien debout que la ville est absolument en ruines.

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan.*

18.7.40

Cher Picasso,

Je profite du départ de Man Ray pour l'Amérique pour vous dire que je suis toujours à Paris, que votre maison et votre atelier sont en parfait état.

Ecrivez-moi votre adresse à 40 rue du Bac, Paris 7è.

Aussitôt que j'aurai votre adresse je vous écrirai longuement

Avec toute mon amitié  
Zervos

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan.*

24 juillet 1940

Cher Picasso,

Je suis très heureux de recevoir de vos nouvelles. Entretemps j'ai reçu des nouvelles des Eluard qui sont dans le Tarn, de Pierre qui est toujours militaire à Tarbes. Max [Ernst] est toujours dans un camp de concentration. Braque est dans la Corrèze. Hugnet dans l'Indre. Pas de nouvelles de Léger. Je suis inquiet pour les Laurens qui sont partis de chez eux le dernier jour de l'exode, c' à d. [sic] au plus mauvais moment et en pleine bataille de son côté. Lam est à Marseille, sa femme est allée le rejoindre pour essayer de partir avec lui. Man Ray est parti pour les Etats-Unis, ainsi que Mary [Callery] que j'ai vue deux jours avant son départ. Benjamin Péret est arrivé hier.

Giacometti se prépare pour aller en Suisse.

Sur la porte de votre appartement 23 rue La Boétie et sur celle de l'atelier Grds [sic] Augustins, l'ambassade d'Espagne a apposé des feuilles mettant ces deux locaux sous sa protection.

Comme vous le savez Paul [Rosenberg] est parti pour les Etats-Unis avec sa famille, je viens de l'apprendre par Léonce [Rosenberg]. Notre ami Daniel Henry [Kahnweiler] doit rester où il se trouve. Si

vous apprenez de ses nouvelles, dites-lui qu'il faut absolument qu'il reste se reposer, car autrement ce serait mauvais pour sa santé, d'autant qu'il n'y a absolument rien à faire ici. La ville est morte, tout à fait pétrifiée. Pas de gens, pas de voitures, peu d'autobus, rien. Les premiers jours de l'occupation nous devions être à la maison à 9 heures c' à d. [sic] 7 heures, après ce fut à 10h, maintenant nous pouvons rester jusqu'à 11 heures, mais rester où ? Surtout ne venez pas ici, vous ne pourrez ici vivre, ni travailler. Nous avons vécu des moments extraordinaires, mais cela nous vous le raconterons de vive voix dès que les trains marcheront nous viendrons vous voir pour deux ou trois jours, puis il faudra nous reposer car nous sommes tous les deux crevés.

Comme je vous l'ai écrit je continue l'impression du livre. J'ai déjà donné à Mme Gallery une grande partie de celui-ci de manière que je suis sûr qu'il existe dans la bibliothèque du Museum of Modern Art. Si je réussis à venir à Royan je vous apporterai des feuilles.

Voici pour les sculptures :

Dante [Canestri] m'a apporté :

1 statuette en bronze

4 moulages de mains en bronze

1 relief (tête)

*Le coq*, il l'a laissé dans l'atelier de Mme Gallery, parce qu'il est lourd et il ne peut pas le transporter sur son dos. Vous savez peut-être que nous n'avons

plus de moyens de transport, autre que le métro. *Le coq* est trop encombrant pour le métro.

Je cherche une voiture ayant le droit de circuler, car je n'ai pas ce droit. Aussitôt que j'en trouverai une je ferai transporter dans votre atelier bronze et plâtres. J'écris aujourd'hui même à Dante [Canestri] pour venir me voir.

Yvonne [Zervos] est très contente de vous savoir sain et sauf, elle s'inquiétait beaucoup.

Bien cordialement à Dora et à vous  
Christian Zervos

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan. Cachet postal : 8-VIII-1940.*

*En aparté en haut à droite de la lettre*

Ecrivez-vous de temps à autre, et envoyez-nous une copie de ce que vous écrivez.

Nous en avons besoin, car nous étouffons. L'asphyxie nous guette.

Mon cher Picasso,

Je commence à trouver la solitude trop longue. Après avoir réagi contre les événements et contre cette solitude, je me sens à présent accablé, d'autant plus que, comme vous le savez, nous sommes

coupés de toute relation postale avec la zone non-occupée. Je m'efforce de travailler, de lire, parfois même d'écrire, mais rien ne va. Encore vous, à Royan, vous avez la mer, de l'air, de la lumière, ici nous sommes dans une prison. On n'entend plus parler ici que de nourriture, de pains, etc. Il n'y a presque plus rien à manger et les gens commencent à la trouver mauvaise. Je crains que cette histoire aille très loin ; car on sent comme une volonté de la part des Allemands de nous punir pour tout ce qu'ils ont souffert autrefois. J'espérais qu'ils viendraient ici avec des sentiments de conciliation et je commence à me convaincre qu'ils sont décidés à exercer des sentiments de vengeance. S'ils commencent dans cette voie nous n'avons pas fini d'en voir et d'en entendre. Pour ce qui est d'entendre, nous avons toute la sainte journée des avions qui volent juste au dessus des toits avec un vacarme épouvantable. Le Bourget est souvent visité et bombardé par les Anglais. Avant-hier encore ils sont venus. Cela nous rappelle que nous sommes en état de guerre. Vous savez peut-être que Carl Einstein s'est donné la mort pour ne pas tomber aux mains des Allemands.

Des Laurens, personne n'a plus de nouvelles, je commence à croire fermement qu'un malheur les a frappés. Le fils est à Périgueux mais je ne peux pas communiquer avec lui, par le fait de l'interruption des relations postales.

De Léger non plus aucune nouvelle. Est-il vrai qu'il soit parti à New York ? Toujours est-il que Lisieux

est bombardé terriblement par les Anglais et sa maison se trouve près de Lisieux. Mais pour lui, je ne suis pas inquiet, car il a de la chance.

Eluard m'a envoyé aujourd'hui une lettre par un démobilisé ; et il me demande à nouveau de vos nouvelles ; c'est qu'il n'a pas reçu ma lettre dans laquelle je lui parlais de vous.

Pour les plâtres et les bronzes, nous ne pouvons rien faire pour l'instant. J'ai vu Dante [Canestri] et parlé de votre lettre avec lui. Il faut attendre le voyage à Paris de l'oncle de Valsuany [sic], car celui-ci ne peut pas venir à Paris étant dans la zone non occupée.

Aussitôt que l'oncle sera là nous prendrons plâtres et bronzes et nous les ferons transporter à votre atelier de sculpture. Soyez sans crainte que nous ferons pour le mieux. Dante [Canestri] craint pour le plâtre déjà fondu. Il paraît qu'il est d'un transport fort délicat, mais que vous le savez.

Mary [Callery] a dû s'embarquer pour New York, car elle n'a plus donné signe de vie.

De Man Ray, j'ai reçu une carte de Lisbonne, dans laquelle il me dit qu'il a rencontré les Dali qui allaient s'embarquer pour New York en vue d'une exposition. Celui-là ne perd jamais le nord.

Je viens d'apprendre qu'après avoir libéré les Allemands des camps de concentration, on les a à nouveau gardés. Ce pauvre Ernst n'est pas au bout de ses malheurs.

J'ai reçu une lettre de Lam de Marseille. Il est là-bas avec les Soto. Son amie est venue le rejoindre du



camp de concentration et Mme Perls qui se trouve avec eux à Marseille lui a payé (à elle) son voyage jusqu'à New York. Lam me demande de l'aider et qu'il me retournerait la somme prêtée aussitôt qu'il verrait le fils Perls.

Malheureusement mes moyens sont très médiocres vu que je ne peux plus rien envoyer à l'étranger et que je ne vends plus rien à Paris. Robert [Marion] est fou de tout ce que vous lui avez montré. Il m'en parle constamment avec feu, chose rare chez lui. Yvonne [Zervos] maigrit de plus en plus et cela commence à m'inquiéter énormément. De 51 kilos elle est descendue à 45 kg, en l'espace de deux mois. Toutes mes amitiés à Dora [Maar] et à Sabartès  
Avec toute mon affection  
Christian Zervos

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan. Cachet postal : 19-VIII-1940.*

Mon cher Picasso,

Valsuani qui devait être à Paris mercredi dernier n'a pu venir. Nous n'avons donc rien fait pour les sculptures. Mais soyez sans crainte, tout sera fait bien. Eluard et Nush [Eluard] sont arrivés avant hier. Paul a maigri d'une façon inquiétante, quant à Nush elle semble toute dépaylée.  
Les Laurens aussi sont arrivés hier. Ils étaient dans

la Creuse, dans des conditions très difficiles.  
Léger est parti pour les Etats Unis, ainsi que les  
Dali.

Ainsi nous avons des nouvelles de tout le monde,  
car vous savez sans doute que Braque et Derain  
sont à Toulouse.

J'aurais voulu dans mon livre ajouter des photos de  
toutes les maisons que vous avez visitées de 1907  
à 1916. J'ai engagé pour cela un bon photographe.  
Pouvez-vous m'aider en me donnant par croquis  
l'emplacement des endroits où vous avez habités

13 rue Ravignan

11 Bd Clichy

242 Bd Raspail

5bis rue Schoelcher

22 rue Victor Hugo à Montrouge

Si vous le pouvez envoyez-moi ces croquis de suite  
car l'impression du livre est presque terminée. Au  
lieu de 232 pages il fait 296.

La vie ici est tout à fait au ralenti. Tout le monde se  
demande ce qu'il peut faire, surtout quelles autorisa-  
tions peut-il attendre des Allemands. J'aurais aimé  
faire un petit numéro des *Cahiers*, mais il faudrait  
pour cela que les communications postales avec  
l'étranger aient repris, sans quoi je ne saurai quoi  
faire des numéros tirés.

Je crois qu'il se prépare en Europe des choses  
extraordinaires, qu'il est difficile d'écrire dans une  
lettre, mais qui produisent de grands changements  
dans la vie européenne. On s'attend à une grande  
extension du conflit en Europe. On s'attend égale-

ment à voir donner dans le socialisme des pays tenus pour les forteresses de la ploutocratie.

Domage que je ne puisse vous voir pour le moment, car il est, paraît-il, difficile de trouver un train pour revenir à Paris, ce qui me fait penser que vous n'êtes pas prêt à retourner ici.

J'attends un mot de vous, il me fera grand, très grand plaisir.

Bien affectueusement

Zervos

---

*Lettre adressée au 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Vézelay 4 mai 1942

Mon cher Picasso,

Je pensais rentrer ces jours-ci à Paris, mais je n'ai pas encore fini mon texte.

C'est une chose extrêmement difficile d'écrire ce qu'on sent et de parler en même temps de la peinture sans dire des bêtises. J'ai idée que les 100 pages de cahier que j'ai déjà écrites sur la période cubiste de votre œuvre se tiennent. J'y ai introduit plusieurs entretiens que nous avons eu ensemble, notamment celui sur la science en octobre 1940. Je voudrais tellement vous trahir le moins possible que je travaille constamment et je m'impose une surveil-

lance que la vie de Paris m'interdirait. Ici par moment je peux me concentrer suffisamment pour entrevoir certaines choses que la vie quotidienne vous empêche d'attraper au vol. Pour toutes ces raisons, je ne me suis pas fixé une date de retour. Je serai à Paris quand je pourrai vous faire lire ce que j'ai écrit. Puis ici je ne mélange pas les ouvrages à faire, tandis que l'imprimeur de *L'Art en Grèce* va me talonner et l'obliger à partager l'attention sur deux livres. J'espère que vous aurez quelque tranquillité pour travailler, j'espère aussi qu'il n'y aura plus d'usines à démolir près de Paris. Nous avons beaucoup pensé à vous à ce sujet.

L'imprimeur de votre volume me réclame les photos en suspens. Il me dit que bientôt il n'aura plus de glycérine du tout, indispensable à la préparation des plaques en verre et que je devrais me dépêcher. Ce serait dommage de laisser le livre en suspens. Je pensais venir pour une semaine à Paris pour terminer les photos, mais après il me faudrait un temps considérable pour me remettre dans l'état d'esprit actuel. J'ai donc dit à Robert [Marion] qui est venu me voir de vous téléphoner. Faites l'impossible de prendre de suite rue La Boétie les carnets et faites faire les photos le plus vite possible.

Ici nous avons eu un bombardier anglais qui a fait un atterrissage forcé en revenant d'Allemagne. Tout le monde a été mobilisé pour chercher les aviateurs dans la forêt. Sur quatre on a pris un, le chef, qui a été donné par un garçon de ferme polonais pour toucher la prime de 10 000 frs. Les autres ont pu se sauver.

Toutes les fois que les anglais partent pour bombarder le sud de l'Allemagne ou le nord de l'Italie nous sommes au courant, car Vézelay sert de point de repère.

Il fait magnifique en ce moment au point d'oublier par instants la guerre !

Avec toute mon affection

CZervos

**Picasso, point fixe sur une planète affolée**  
**Ceux qui vont se taire**  
**Daniel-Henry Kahnweiler**

*Pour la seconde fois de sa vie, Daniel-Henry Kahnweiler (1884-1979), l'un des marchands historiques de Pablo Picasso, est contraint de disparaître. Au début de la Première Guerre Mondiale, son commerce parisien a été séquestré et son stock saisi comme biens ennemis puis vendu à l'encan ; Kahnweiler est allemand. C'est ensuite comme juif et déchu de sa récente nationalité française que le gouvernement de Vichy le désigne à l'attention des Nazis. Cette fois-ci, tout n'est pas perdu ; la propriété de sa nouvelle galerie parisienne, en demeure d' « aryanisation », est cédée à sa belle-fille Louise, épouse de Michel Leiris. Réfugié dès juin 1940 en zone libre, rejoint par de nombreux proches et artistes de son écurie, Daniel-Henry Kahnweiler tient ici une dernière chronique, entre sidération et projets d'avenir qui regardent vers le marché américain. L'épistolier délicat et fidèle – qui le restera jusqu'à la fin de la vie de Picasso - doit désormais se taire. Kahnweiler rejoint clandestinement Paris en 1943 et le domicile des Leiris, voisin de l'atelier des Grands-Augustins de Picasso.*

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan.*

Le 26 juillet 1940  
Saint-Léonard de Noblat

Le Repaire l'Abbaye,

Mon cher ami,

Nous avons été très heureux de lire votre lettre du 25 qui vient d'arriver à l'instant, et d'apprendre ainsi que vous étiez sain et sauf.

Oui, nous sommes toujours ici, et nous allons bien. Nous avons eu pendant un mois Lily Masson et son mari. Maintenant qu'ils sont allés retrouver Masson dans le Cantal, nous avons avec nous Beaudin qui vient d'être démobilisé. Sa femme et son enfant sont à Poitiers. J'ai des nouvelles de Lefèvre qui n'a pas quitté Paris. Level est à Biarritz. Simon qui était en Bretagne avec les Raynal est rentré avec eux à Paris. Moré est à Tarbes. Queneau est ici à Saint-Léonard, démobilisé. Il loge sur un grabat Directoire, dans le coin d'une ancienne salle de bal transformée en arrière-boutique de brocanteur. Sa femme est à Hendaye. Malheureusement Zette et Michel [Leiris] ne sont pas encore avec nous, mais nous les attendons d'un jour à l'autre. Ils sont en Lot-et-Garonne, dans l'attente de la démobilisation de Michel. Savez-vous où est Braque ? Je n'en ai aucune idée. Aucune nouvelle de Roux. Les Kermader vont bien ainsi que Borès. Une bien triste nouvelle, à présent : Klee est mort à Lugano où il était dans un sanatorium, le 29 juin. Gertrude [Stein] est à Bilignin, et va bien. Elle vous dit mille bonnes choses.

Je suis dans une drôle d'hébétude, d'une façon

végétative. Tout de même, la mort de Klee m'a fait beaucoup de peine. Je l'aimais beaucoup. Lascaux et Beaudin travaillent. Je serais incapable de faire un travail intellectuel. Néanmoins, je ne trouve pas le temps long. Une journée passe, pour moi, en un clin d'œil. Nous sommes dehors une grande partie de la journée, et ainsi au moins notre santé, il me semble, profitera de ses loisirs forcés.

Mes projets : ma foi, il est difficile d'en avoir d'une façon ferme. Tout est encore tellement instable, tant de surprises sont encore possibles. Enfin pour l'instant voici ce que je pense : comme la galerie repose surtout, pour le moment, sur les affaires avec l'Amérique, il s'agit de savoir si les exportations en Amérique seront possibles de la zone occupée ou non. Sinon, je resterai en zone non-occupée, je m'établirai dans une ville du Midi pour commercer de là avec l'Amérique, tandis que Zette dirigera la galerie à Paris jusqu'à la paix. En tout cas, pour l'instant, je ne bouge pas. Et vous ? Que comptez-vous faire ? (...)

Mille bonnes choses à ceux qui sont près de vous. Tout le Repaire vous dit son affection fidèle. Votre ami DH Kahnweiler



**Picasso, point fixe sur une planète affolée**  
**Ceux qui vont partir**  
**Mary Callery**

*Les mots de Mary Callery (1903-1977) à Picasso sont brefs et concis. La sculptrice et collectionneuse newyorkaise, installée à Paris depuis une décennie, a constitué avec son mari, l'industriel et mécène milanais Carlo Frua de Angeli, une impressionnante collection picassienne installée dans son hôtel particulier de Boulogne-Billancourt. Elle se résigne à quitter la France alors que les Allemands sont attendus dans la capitale d'un jour à l'autre, et emporte ses « tableaux ». Il est probable que les sculptures dont il est question dans le post-scriptum se réfèrent à la liste établie par Christian Zervos dans l'une de ses lettres et résultant d'une commande d'Alfred Barr, le directeur du Museum of Modern Art de New York pour l'exposition Picasso. Forty Years of His Art (1939-1940).*

---

*Lettre adressée à la villa Les voiliers, Royan. Cachet postal : 29-V-1940*

29 mai

Cher Picasso,

Je n'ai pas peut [sic] tenir le coup toute seule, alors je pars j'ai le cœur lourde [sic], beaucoup de tristesse, je pense à vous à Dora. Si vous êtes trop paresseux pour m'écrire peut-être Dora m'enverra de temps en temps une ligne. Je m'inquiéterai toujours, l'absence va être dur [sic]. Mon adresse est : Colony Club 564 Park Avenue New York. Proche de Christian Zervos, J'ai le [sic] tableaux avec moi. Toute mon affection à vous deux  
Mary

P.S Dante [Canestri] dit que Valsuani a quitté l'atelier et que vos sculptures risquent d'être là. Quoi faire ? Son adresse [sic] est Dante Canestri 122 rue de la Chapelle 6 Villa des Roses, Paris 18.

**Picasso, point fixe sur une planète affolée**  
**Ceux qui vont partir**  
**Henri Laugier**

*La guerre est finie depuis longtemps quand Henri Laugier (1888-1973) envoie cette lettre à Picasso. Le physiologiste et haut-fonctionnaire international y relate son exode vingt ans auparavant et les circonstances qui lui ont fourni un précieux compagnon d'infortune : le collage Tête à la pipe, 1913. Il figure sur le petit portrait de Laugier de 1941 agrafé à la lettre. L'œuvre voyageuse s'est définitivement fixée à Paris en 1963, dans les collections du Musée national d'art moderne, grâce à la donation consentie par Henri Laugier et sa compagne Marie Cuttoli, collectionneuse et par ailleurs commanditaire de cartons de tapisserie à Picasso.*

---

*Lettre adressée au mas Notre-Dame-de-Vie, Mougins.*

9 novembre 1961

Chère Jacqueline  
Cher Picasso

Je pense que cette photo historique (1941) vous intéressera. A cette époque j'étais émigré, exilé, ré-

fugé comme vous voudrez au Canada. En quittant les Etats-Unis pour devenir professeur à Montréal la gentille Merci [sic] Gallery (voyez comme elle était gentille) m'avait dit :

« Vous ne pouvez aller dans votre exil canadien sans emporter un souvenir de votre ami Picasso. » Et elle m'avait fait choisir dans sa collection un « Picasso ».

J'avais choisi celui que vous voyez sur cette photographie. Je ne vous dis pas les discussions que j'ai eues avec les douaniers pour lui faire franchir la frontière Etats-Unis Canada !

Toujours est-il qu'il était à cette époque dans ma chambre d'hôtel le seul Picasso de Montréal. Et que on [sic] venait le voir de toute la ville. Il était là, et ainsi, souvent souvent je pensais à Pablo lointain.

Avec toute mon affection  
De tout cœur

Henri Laugier



(1941)

Chère Jacqueline  
Cher Pablo

Le 9 nov 41

Je pense que cette photo  
historique (1941) m'a intéressée  
À cette époque j'étais en exil,  
exilé, réfugié comme un voyageur  
au Canada. - En quittant le Stat Unii pour  
devenir professeur à Montreal. la gentille Méici  
Calley (voyez comme elle était gentille) m'avait  
dit: "Vous ne pouvez aller dans votre exil  
canadien, sans emporter un souvenir  
de votre ami Picano". Et elle m'avait  
fait chanter dans sa collection un "Picano".

J'avais choisi celui que m'a voyez sur cette  
photographie. - Je ne m'en ai pas le souvenir  
que j'ai eue avec les douanes pour lui faire  
franchir la frontière Stat Unii Canada. -  
Toujours est-il qu'il était à cette époque. dans  
ma chambre d'hôtel. le seul Picano de

—  
Montreal. Et que on venait le voir de  
toute la ville. — Il était là, et, ainsi, souvent  
souvent je pensais à Pablo. Lontain.

Avec toute mon affection  
de tout coeur

Houlihan



**Picasso, point fixe sur une planète affolée**  
**Ceux qui vont partir**  
**André Breton**

*Affecté au début de la guerre à l'école de pilotage élémentaire de Poitiers comme médecin-chef, André Breton (1896-1966) passe ses permissions à Royan, où sa femme Jacqueline et sa fille Aube sont hébergées par Picasso et Dora Maar. Breton a de grandes difficultés financières et envisage de vendre ses tableaux pour financer son expatriation outre-Atlantique. Un geste généreux de Picasso le soulage. Il lui faut cependant attendre mars 1941 pour quitter l'Europe. Breton fait entretemps part de son expectative sur une carte postale réservée à la correspondance familiale et dont l'emploi laisse peu de marge d'expression. Son utilisation est obligatoire à partir de 1940 pour échanger des informations entre les deux zones. Breton est loin d'être le seul dans le besoin ; nombreux sont ceux à chercher de l'aide et à solliciter Picasso qui apparaît comme un dernier recours, ainsi que sa correspondance en atteste.*

---

*Lettre adressée 23 rue La Béotie, Paris.*

Poitiers, le 11 avril 1940

Mon très cher ami, je m'excuse de vous déranger mais, venant d'écrire à Dora, je m'aperçois que je ne suis pas assez sûr de son adresse. Pourriez-vous la prier de m'adresser le plus tôt possible la photo du tableau que vous avez eu la grande bonté de me céder ; sans elle je ne puis tout à fait conclure l'opération dont nous avons parlé. Je suis confus de vous ennuyer avec cela, mais il y va de mes seuls moyens de vivre d'ici peu de temps. J'ai passé ce dernier dimanche à Royan dans la lumière que vous devez aimer et j'ai longuement regardé vos fenêtres comme si j'espérais voir par vos yeux. Il est vrai que depuis ma dernière visite à votre atelier, ma vue est encore plus tributaire de la vôtre. Mais je viens de charger Dora [Maar] de vous le dire plus précisément. A très bientôt, j'espère, les événements de Norvège font, hélas, que je ne puis, de nouveau, plus quitter Poitiers.

Toujours avec passion votre ami  
André Breton





**Picasso, point fixe sur une planète affolée**  
**Ceux qui souffrent**  
**Germaine Pichot**

*Germaine Pichot (1881-1948) est célèbre dans la biographie de Picasso pour le rôle funeste qui lui est attribué dans le suicide du peintre espagnol Carles Casagemas en 1901. Elle épouse ensuite un autre ami de jeunesse de Picasso, le peintre catalan Ramon Pichot, qui décède en 1925. La guerre n'est pas encore déclarée quand Germaine appelle Picasso à l'aide. Le conflit la fera basculer dans une extrême précarité et une profonde solitude, situation symptomatique d'un milieu artistique sans reconnaissance et d'une condition féminine sans statut ni ressources.*

---

*Lettre adressée 23 rue La Boétie, Paris.*

Paris le 20 mars 1939

Mon cher Pablo

Je suis contente de t'avoir retrouvé une seconde fois. Mais cette fois-ci, tu vas être gentil, et me répondre, n'importe quoi mais réponds-moi, d'autant plus que c'est très sérieux.

Comme je te l'ai dit, je suis terriblement ennuyée, j'ai 4 locataires qui n'ont pas payé (mobilisés, chô-

meurs) et mes petits loyers étaient mes seuls revenus, je ne vois pas le moyen de m'en sortir, je suis désespérée.

C'est pourquoi Pablo, j'ai pensé à toi, tu peux peut-être dans tes relations, me faire louer l'atelier de Ramon qui est libre 950 frs tous les trois mois, je serais sauvée.

De plus, si tu connaissais des personnes qui voudraient s'intéresser aux artistes gênés pendant la durée de la guerre (il y en a) et qui voudraient fonder pour eux une cantine que je dirigerais, ferais la cuisine au besoin 40 à 50 repas par jour dans mon atelier même. Je crois que cela est possible, il y a bien par le monde des gens généreux, touchés de [sic] la détresse des artistes, des américains, des suédois, des Hollandais. Je cite ceux-là, parce que leur change est tellement haut, que pour eux ce serait presque rien, et ils feraient une bonne action. Qu'en penses-tu ?

Je me suis adressée au secrétariat du Salon d'Automne, qui m'avait fait passer une note pour ses sociétaires gênés. Ramon a été 22<sup>e</sup> sociétaire puisque fondateur, étant veuve je n'ai droit à rien.

Je t'assure que je suis lasse. La vie est dure et injuste, jamais Ramon et moi n'avons laissé personne dans l'ennui, et nous n'avions presque rien. Je te supplie Pablo, en souvenir de notre ancienne et sincère amitié, de t'intéresser un peu à ma détresse, plains-moi. Affectueusement à toi  
Germaine

(...)

**Picasso, point fixe sur une planète affolée**  
**Ceux qui résistent**  
**Dina Vierny**

*Dina Vierny (1919-2009) est l'ultime modèle du sculpteur Aristide Maillol. Elle réside avec lui à Banyuls-sur-Mer depuis 1939. Juive et résistante, elle est arrêtée lors d'un voyage à Paris. Dina est bientôt libérée grâce à l'intercession du sculpteur allemand Arno Brecker, fervent admirateur de Maillol. La description, faite sur le vif, des conditions de la détention de Dina et de la communauté carcérale fait de ce billet clandestin un exceptionnel et lumineux rescapé.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Banyuls le 8-12-43

Cher ami,

J'ai su par Oscar Dominguez et par Carré que vous vous êtes inquiété de Pino et moi. J'en suis très touchée et vous remercie de tout mon cœur et du sien. J'ai beaucoup pensé à vous dans l'établissement en question et chaque fois que je pensais à vous je souriais – j'ai souri souvent !  
Ci-joint la petite lettre que je vous ai écrite le 3<sup>e</sup> jour

de mon séjour là-bas, lettre glissée dans une boîte de Blédine vide, si bien glissée que personne de l'a découverte.

Il a fallu ma sortie et des démarches terribles pour se faire délivrer la boîte de Blédine, qui par miracle n'a pas été jetée et qui se trouvait tranquillement à Besançon dans une cuisine. (C'était une boîte rendue dans l'emballage du colis de ma camarade de cellule... Rosière de Besançon)

Je n'ai pu vous joindre avant mon départ mais j'ai tant envie de vous voir que je ferai un saut jusqu'à votre grenier vers le 22 et reprendrai le train le soir même.

J'espère que vous avez tous deux reçu les poires d'été et vous mes oranges, ce ne sont pas des oranges ordinaires, ce sont des oranges de chez vous que je suis allée chercher en votre honneur. Oh je n'ai aucun mérite, c'est à côté. Mais dans le village on n'en trouve pas, les soldats les guettent. Maillol est radieux, il travaille en chantant, en catalan bien sûr. Il a 82 ans aujourd'hui. Il fait des projets d'avenir.

Je vous embrasse beaucoup

Dora [Maar] je vous embrasse très fort

Dina

Prière d'envoyer à M. Picasso 7 rue des Grands-Augustins Paris

Le 13 septembre

Voilà je pensais venir vous voir le 10 puis rentrer à B. et le 10 à l'aube on m'a arrêtée. A midi j'étais à Fresnes charmant endroit. A midi j'étais en pensée avec vous. Nous sommes 4 en cellule pour 1 personne. La Rosière de Besançon, une ingénue libertine et une vieille américaine. Bien entendu j'apporte la débauche (mentale) et la perturbation dans la cellule. Nous jouons au jeu de la vérité, du miroir des couleurs, des mots, j'ai trouvé un jeu très beau. Le jeu des tableaux, ce qui consiste à peupler la cellule de tableaux imaginaires, les placer puis les déplacer à souhait. Mon tableau de chevet est votre grand enfant avec sa mère. Nous ne pouvons pas bouger c'est trop petit heureusement nos esprits bougent. Le régime alimentaire des plus simples [illisible] soupe pain pour 24 heures - 2 colis par mois. Si je sors d'ici je vous raconterai la vie d'ici qui est passionnante. Toute la prison communique. Ainsi les hommes en face savent qu'il y a une femme nouvelle et m'appellent le soir. Nous parlons par le morse, les signes, mes coups et aussi de vive voix. Tout se sait et tout le monde se connaît. J'ai appelé Pino, je ne sais pas où il est et bien [illisible] que j'entends au loin... « Dina appelle Pino » il y a 5 bâtiments 8 mille personnes. Hier soir j'ai chanté en espagnol, pour cela je suis montée sur le haut de la fenêtre me tenant aux barreaux, c'est dur ! et les surveillantes peuvent entrer. Mais si vous saviez la joie que cela a donnée à tout le monde. La prison s'est réveillée et s'est mise à vibrer. Je ne sais si la Malibran a été plus applaudie

et aussi chaleureusement. Je recommencerai tous les soirs. Si seulement je savais où est Pino ! Il n'est pas ici. Il m'aurait entendu chanter et m'aurait répondu. Je pense à vous. Vous êtes le dehors, l'art, l'intelligence, je vous aime beaucoup. Vous êtes l'aurore boréale et vous me faites sourire. Je vous embrasse, travaillez bien, votre Dina Bonjour ma chère Dora [Maar]

## La vie à Paris sous l'Occupation

Créer, quand même

Valentine Hugo

*Liée à Picasso depuis la préparation du ballet Parade en 1917, l'artiste Valentine Hugo (1887-1968) croise à nouveau son chemin dans les années 1930 à travers les activités du groupe surréaliste. Elle assiste une décennie plus tard à la représentation de la pièce écrite par Picasso en 1941 et lue le 19 mars 1944 dans l'appartement de Michel et Louise « Zette » Leiris qui des Grand-Augustins, Le désir attrapé par la queue. Cette expérience suscite une lettre où l'admiration confine à l'extase – spécimen remarquable d'une catégorie épistolaire fortement représentée dans la correspondance de Picasso.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Mercredi 22 mars 1944 2 rue de Sontay

Picasso c'est vrai que je suis encore toute envoutée par la lecture de Dimanche.

Quelle étrange force rayonne donc de ce texte qui va de la violence la plus scandaleuse et d'un humour parfois tragique, à la poésie la plus haute – la plus inaccessible – un texte rapide comme la vie, comme la pensée, comme le geste instinctif, comme



le son, l'odeur, la lumière et qui s'étire soudain en grandes paresse sublimes. Comme vous dire Picasso, pour vous prouver mon enthousiasme je voudrais faire quelque chose qui soit étonnant, grandiose. Mes mots me semblent ridicules et maigres. Il me semble bien aussi, cependant, que la maison littérature théâtrale a volé en morceaux jusqu'à des hauteurs inconcevables et qu'elle est retombée toute reconstruite et d'un aspect jamais vu. C'est merveilleux. Picasso – vous écrivez une pièce et toutes les autres passent du coup sur un autre plan. C'est encore une découverte – Voilà – Voilà le merveilleux toujours – avec vous. Ces personnages immobiles que je voyais en silhouettes grisâtres sur le clair du dehors étaient plus actifs que n'importe quels gesticulants colorés, et même le hasard jouait là son jeu pour cette lecture unique. La seconde aura un autre aspect que cette grisaille fulgurante. Les paroles formaient les acteurs. Elles sonnaient beau. Elles impressionnaient directement comme le rythme de la vie – le jeu désirable était immédiat sans arrière-pensée. C'est inimitable – éclatant – comme le grand air – on est tout nourri d'inconnu qui détruit les poisons et recrée le vrai sang. Je dis inimitable comme tout ce que vous faites – l'expérience est faite, et atteint du même coup son plus haut point, le plus dangereux – la réussite est unique – toute imitation suite [sic] sera en dessous. Picasso ce que j'admire le plus en vous est cette création prodigieusement éclatante toujours et toujours renaissante en des formes renouvelées.

Autour de vous les objets fleurissent – l'air se prend en main comme une soie, les animaux sont des statues, le liquide est flamme et les fleurs chantent de joie. Et je ne parle pas du soleil qui est jaloux parce qu'il ne brille jamais plus fort que sur la tête d'or du grand atelier. Picasso j'arrive toujours chez vous par la rue qui fait face et je me dis toujours avec la même allégresse, « je vais entrer dans le palais des merveilles dans le palais merveilleux de Picasso [»] Je suis confuse de ce long gribouillage mais il fallait bien que je vous dise tout cela.

cher Picasso à vendredi 11 heures comme ce fut décidé ce matin – sauf contre ordre de vous.

votre amie    Valentine Hugo

## La vie à Paris sous l'Occupation

Créer, quand même

**Jeanne Bucher**

*Pendant l'Occupation, Jeanne Bucher (1872-1946) est une galeriste intrépide qui n'envoie pas toujours des invitations pour ses expositions. Et pour cause : elle est pratiquement la seule à exposer des œuvres cubistes et surréalistes à Paris, et la censure a été plusieurs fois son lot. Engagée et constante dans ses choix artistiques et marchands, Jeanne Bucher porte une attention fidèle à l'œuvre de Picasso, alors pros-crite des expositions mais visible dans l'atelier des Grands-Augustins.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

21 mars 1942

Cher Picasso, je vous apporte ici mon hommage d'admiration et d'amour – pourquoi ne pas risquer le mot, dans le sens abstrait. Je ne savais pas, ce soir pendant la conférence, s'il était possible que je me lève pour contredire l'abbé, car enfin c'était dit dans une intention de haine. Dès lors, j'étais entraînée à une controverse violente que je n'aurais peut-être pas pu soutenir. Mais à présent, je trouve en moi les

mots qu'il fallait dire – et je crois que le destin me fournira de pouvoir encore répondre.

Nous sentons, aurais-je dit, une reconnaissance vis à vis de cet homme, ce Picasso, qui nous a forcés à l'aventure et à l'effort, qui n'a pas poursuivi que les chemins les plus audacieux et nous a sauvés de l'ennui.

Le cubisme représente, non une vacuité, mais l'aboutissant le plus pur et le plus noble de l'art de notre temps. Je connais le goût de beaucoup de gens : merci à vous d'exister parmi nous et de nous avoir forcés à l'effort, et élargi notre pouvoir.

Jamais je ne l'ai senti comme ce soir, cher Picasso, et si je voulais épuiser ma pensée, j'en dirais assez pour sembler exaltée, ce que je ne veux pas, car vous comprendrez que j'exprime ici la plus ardente conviction et la foi dans l'avenir de votre art, en toute simplicité

Jeanne Bucher

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

17 avril 1942

Cher Picasso,

Bauchant m'a demandé si vous aviez besoin de térébenthine, de colle ou d'huile.

Si oui vous pourriez me téléphoner à Seg.64.32,  
ou attendre que je vienne avec M. Masurel. Pou-  
vez-vous me garder la toile (à peu près 25) qui était  
à gauche dans la panoplie que vous aviez faite.  
Je pourrai peut-être l'acquérir, j'y pense toujours,  
C'était la plus violente. J'espère à bientôt, dans ce  
gîte mystérieux.  
Votre dévouée  
Jeanne Bucher

*[un dessin de la main de Jeanne Bucher donne une  
description sommaire de l'œuvre, partagée en un  
« champ rouge » et un « champ violet ».]*

## La vie à Paris sous l'Occupation

### Le marché, les échanges

#### Berthe Weill

*En 1942, la galeriste et marchande Berthe Weill (1865-1951) est une vieille dame de 77 ans. Celle qui accrocha les œuvres de Picasso après sa première exposition parisienne chez Ambroise Vollard (1901), vit difficilement. Découvreuse de nombreux talents qu'elle n'a jamais eu les moyens de retenir, Berthe Weill ferme sa galerie en 1939 sur une faillite définitive. Le courtage d'œuvres d'art relève pour Berthe Weill autant de la nécessité que d'un goût irrépressible du commerce. Les visites répétées de Max Pellequer, le grand argentier de Picasso, signalent la sollicitude de ce dernier pour Berthe Weill. Malgré l'âge, sa verve reste inaltérable, notamment dans l'évocation de la violente attaque de Maurice de Vlaminck contre Picasso dans la revue Comoedia en juin 1942, qui marque un point culminant dans le combat réactionnaire dont l'art moderne est la victime. Il suffit de quelques mots de Berthe Weill pour rappeler que ces batailles tant idéologiques qu'esthétiques ont aussi un prix sur le marché de l'art.*

---

*Lettre sans enveloppe.*

27, rue St-Dominique  
Paris 7<sup>e</sup>

Paris le 8/6/42

Mon cher ami Picasso

Depuis longtemps je dois aller vous voir, mais je ne suis pas encore remise de ce ridicule accident qui m'immobilise depuis 18 mois. Il faut d'abord que je sache s'il y a beaucoup d'étages à monter (surtout à descendre) ; si je vous trouverai ; si vous me recevrez ; car il y a quelques-uns de mes clients qui me demandent des Picasso, et comme je suis devenue une rentière forcée et sans rentes, j'aurais bien besoin de gagner un peu d'argent si vous voulez bien me confier 2 ou 3 dessins que je puisse vendre immédiatement, bien entendu. Ceci dit, je voudrais vous demander s'il ne serait pas bon de mettre une annonce dans « Comédia » [sic] ainsi libellée « On échangerait volontiers 15 peintures importantes de Vlaminck contre un bon dessin de Picasso ». Que pensez-vous de cela ? il semble que la réplique serait cinglante. Je trouverai des amis qui me prêteront la somme que coûtera cette annonce.

M. Pellequer est venu me voir, il y a quelques temps et nous avons parlé de vous bien entendu ; il a été très chic avec moi ; il m'a trouvé dans mon petit rez-de-chaussée rue St Dominique où j'avais ma boutique et j'ai eu la chance d'avoir une amie dévouée qui est aux petits soins avec moi. Je sais bien que vous ne répondez jamais, mais comment savoir si je vous trouverai ? Je pense qu'il y a aujourd'hui 42 ans (oui, mon cher), je vous ai acheté vos 3 pre-

mières peintures pour 100fr. Quel record ! Ce sont des souvenirs que nous ne devons pas oublier. Un seul mot de vous me ferait plaisir, je n'ose pas dire une visite, ce serait trop vous demander ; tâchez de me donner une réponse quelconque et vous serez mignon, mignon. Bonne poignée de main amicale  
B Weill

Inutile de vous dire que je suis au courant de la hausse des prix, même de celle illicite des Vlaminc



## La vie à Paris sous l'Occupation

### Le marché, les échanges

Léon Gischia

Henri Matisse

*Parmi les échanges pratiqués par Picasso avec d'autres artistes, ceux réalisés avec Henri Matisse (1869-1954) sont remarquables par leur amplitude temporelle. Trente-sept ans séparent le premier échange à l'automne 1907 et celui dont il est question ici. D'autres œuvres de Matisse sont entretemps entrées dans la collection personnelle de Picasso, et d'autres sont encore à venir. Les difficultés de communication et de transport pendant l'Occupation multiplient les intermédiaires entre deux artistes immobilisés aux antipodes de la France ; ici l'artiste Léon Gischia et là l'homme de confiance Max Pellequer. L'échange entre Tulipes et huîtres sur fond noir, 1943 de Matisse et, finalement, une nature morte de 1944 de Picasso nourrit des négociations rendues au discours indirect au fil des courriers. Les choses traînent mais Matisse ne lâche pas l'affaire ; il n'obtient toutefois pas son Coq.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Saint-Tropez le 7 août 43

Cher Monsieur

J'ai vu Matisse hier et je lui ai fait votre commission. Il me charge de vous dire qu'il va pouvoir s'arranger pour échanger avec vous la toile en question (la grande nature morte aux huitres, fond non quadrillé) naturellement il est très anxieux de savoir ce que vous allez lui envoyer en échange. A titre d'indication je me permets de vous dire qu'il est tout particulièrement intéressé par vos « coqs » et aussi par les « pigeons » dont Pellequer (?) [sic] (le directeur de la B.N.C.I.) lui a parlé. Matisse possède en effet des pigeons de l'espèce que vous vous êtes servi pour la planche de Buffon et il voudrait savoir si vous n'en avez pas fait des toiles.

Malheureusement je n'ai pu me charger de vous ramener la toile en question, parce que les conditions dans lesquelles je voyage sont trop incertaines.

Mais je sais que Melle Guitton Chabance doit aller voir Matisse le 17 courant, pour le compte des Editions du Chêne et je suis sûr que vous pourriez vous entendre avec elle pour pourvoir à cet échange.

Mille belles choses à Madame Dora Maar, je vous prie, de ma part et de la part de Jerry Roland et je vous prie de me croire, cher Monsieur, votre très sincèrement dévoué

Léon Gischia

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Vence 12 juin 1944

Cher Picasso,

Savez-vous qu'il y a dans le coffre de Martin Fabiani une nature morte pour vous. Elle a été exposée au Salon d'Automne dernier, et reproduite par Lejard, chez qui vous l'avez choisie (ou chez ses imprimeurs).

Elle représente des huîtres, une fleur sur une table jaune brun, et tout cela sur un fond noir à carreaux. Fabiani qui a reçu mes envois au salon à leur retour d'exposition les a rangés dans son coffre et je l'ai prévenu à ce moment que cette toile était pour vous. Elle devait être échangée contre une de vos œuvres. J'ai dit à Pellequer qu'un beau Coq me ferait plaisir, mais je pensais bien qu'il n'était pas fait, que vous ne pourriez pas le faire pour moi, que tout à votre choix me suffirait.

J'ai déjà une toile sévère très belle qui m'intéresse toujours. Cette fois une toile en couleur qui vous plairait bien me satisferait. En tout cas vous pouvez prendre une toile. Comment supportez-vous Paris en ce moment ? Je ne vous demande pas de me renseigner à ce sujet sachant combien vous détestez écrire. Faites-moi tout de même écrire par quelqu'un au cas où cette lettre vous parviendrait. Cordialement, affectueusement à tout. H Matisse

## Transatlantique : le rétablissement des communications

Joie et angoisse 1

**Pierre Loeb**

*Compagnon de la première heure des surréalistes, le galeriste Pierre Loeb (1897-1964) présente Picasso en 1925 dans une exposition de groupe marquante et intitulée La peinture surréaliste. C'est le début d'une relation interrompue en 1941 par le départ de Loeb, avec sa famille, pour Cuba. Les lois raciales du gouvernement de Vichy l'ont contraint à céder sa galerie dans le cadre de son « aryansisation ». En 1944 Loeb, en satellite, place Picasso au centre d'un monde désormais inconnu, à redécouvrir et à remettre en partage par la lettre, le téléphone et le télégramme.*

---

*Carte adressée ~~23 rue La Boétie~~ 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Pierre Loeb  
Calle B•464  
Vedado Habana Cuba

Via Gustavo Luzzatto  
444 Madison Avenue  
New York

2 octobre 1944

Mon cher Picasso

Vous êtes la seule personne dont j'ai des nouvelles, par les journaux, et j'ai eu un soupir de soulagement en vous voyant sain et sauf. Je vous demande instamment de voir si mes parents sont en vie et à Paris. Ils habitaient 16 avenue Mozart au 2è et ma concierge 60 rue des Vignes pourrait, en leur absence, savoir ce qu'ils sont devenus. Je n'ai aucune nouvelle de nos meilleurs amis. Voulez-vous télégraphier à mon beau-frère, adresse ci-dessus, ce que vous savez de tous, famille et amis, frères et sœurs.

Je n'ai pas pu partir d'ici ; c'est un beau pays, mais trop chaud et où je n'ai aucune activité ; j'ai exposé vos gouaches et tableaux. Enorme succès ; vous êtes ici le peintre le plus célèbre et j'ai vu votre portrait dans tous les ateliers. Lam est mon grand ami et se développe formidablement.

Un grand abrazo, cher Picasso

Pierre

## **Transatlantique : le rétablissement des communications**

Joie et angoisse 2

**Roland Penrose**

*« La vie, les amis, la poésie » : l'artiste, écrivain et collectionneur Roland Penrose (1900-1984) résume ainsi une philosophie partagée avec Picasso. Depuis leur rencontre en 1936 grâce à Paul Eluard, Penrose est le relai majeur de l'œuvre de Picasso en Grande-Bretagne, où il fait venir Guernica en 1938. Son engagement auprès des surréalistes en fait à la fois un artiste et un expert du mouvement. Sa compagne, Lee Miller, qui photographie en avril 1945 l'ouverture des camps de Buchenwald et de Dachau, publie en octobre 1944 dans Vogue un reportage sur Picasso dans son atelier des Grands-Augustins. Francophile et francophone, Penrose est un familier de Paris, où il se rend quelques temps après cette lettre pour saluer Picasso.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

21 Downshire Hill  
London NW3  
27 August 44

Très cher ami,

Enfin le mur est rompu – on peut rentrer en contact avec vous et nos amis qui nous ont tellement manqués par ce cauchemar interminable. L'interminable est terminé. Je m'hâte de vous écrire ne sachant pas où et quand ceci peut vous trouver, ni dans quel état après les privations que vous avez du subir. Il se peut bien que avant que ceci vous trouve vous aurez, si vous êtes à Paris, en une visite de Lee. Après une guerre de patience et de travail à Londres elle a eu la chance d'aller en France comme War Correspondant attachée à l'armée American [sic] et je sais que une de ses visites sera de vous retrouver le plus vite possible. Moi je n'ai pas eu la même chance, car ayant fait partie de l'armée avec l'idée que ça sera le moyen le plus rapide de rentrer en France je me trouve collé loin dans une ville de province sans le moins d'espoir de voir le continent temps que je reste militaire.

Je voudrai tant avoir de vous nouvelles et des nouvelles de Dora [Maar], Paul [Eluard], Nush [Eluard] et tant d'autre [sic] amis, on n'ose presque pas demander après tant de silence et tant de périls et je ne sais pas où les trouver.

Londres a été d'une stérilité parfaite depuis le contact coupé de Paris. Une seule petite exposition de reproductions de vos récentes peintures a été en vu [sic] dernièrement. Reproductions qui m'on [sic] donné fort envie de voir les originaux. Après tous les cris et tous les drapeaux, aussitôt débarrassé de

khaki je viendrai avec une vitesse incroyable.  
Nous avons, Mesens et moi, traduit et publié les poèmes de Paul [Eluard], « Poésie et Vérité » 42 qui ont eu un succès assez important. Si vous pouvez me donner son adresse je le [sic] demanderai la permission un peu en retard pour cette publication. Il me semble presque incroyable encore de pouvoir vous écrire – tant la guerre a rendu la mort à tous [sic] ce qu'on aimait – la vie prendra du temps à se refaire.

Dites-moi ce qui manque à vous et aux amis pour que je peut [sic] essayer de vous l'envoyer aussitôt que les communications sera rétablit [sic]. A nous il nous manque surtôt [sic] la vie, les amis, la poésie. Cher ami et chers amis je vous voir [sic] mon affection profond [sic]

Roland Penrose



## Transatlantique : le rétablissement des communications

Joie et angoisse 3

Mary Callery

*Voici à nouveau Mary Callery (1903-1977) et sa collection d'œuvres de Picasso qu'elle prête dans les musées américains. Son billet newyorkais annonce l'une des conséquences importante de la reprise des communications pour Picasso : l'intense couverture médiatique dont il va être immédiatement l'objet, en Europe mais aussi beaucoup par delà l'Atlantique. Le photographe Robert Capa rend visite à Picasso le 2 septembre 1944, deux semaines après la Libération de Paris, alors que l'artiste espagnol ouvre les portes de son atelier tous les matins à 11h. Capa repart avec un très célèbre reportage, à paraître dans le magazine Life en novembre 1944.*

---

*Carte adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Oct.1, '44

Très cher ami, Enfin la barrière est enlevée, et on peu [sic] essayer de communiquer. Inutile de vous raconté [sic] nos soucis pour vous et la grande joie de savoir que vous vous portez bien. Vos toiles continuent d'être ma plus grande joie. Elles sont toutes ici dans ma maison autour de moi. On ne

cause que des photos qui sont arrivées et qui vont paraître en [sic] « Life Magazine ». Je ne suis pas encore arrivée à les voir, et J'en meurs d'envie !.... J'ai travaillé beaucoup moi-même et j'aurai une exposition le 9 oct. pour la première fois. J'ai, naturellement, un peu peur !  
J'espère que Dora se porte bien, donnez-lui mes amitiés affectueuse, [sic]... je vous embrasse cher grand ami...

Mary Callery

## **La Libération, l'art et la politique, mais encore la guerre**

**André Fougeron**

*Résistant de la première heure, André Fougeron (1913-1998) transforme son atelier en imprimerie clandestine pour diffuser journaux et tracts dont Les Lettres françaises et L'art français. Peintre ligue du Parti communiste français, André Fougeron est chargé d'organiser l'épuration de la scène artistique et de programmer un hommage à Picasso au Salon d'Automne. Le Front national des arts, dont Fougeron est le secrétaire, et Picasso, le président, lance en octobre 1944 une enquête sur un ensemble d'artistes et d'hommes de l'art compromis dans la collaboration avec les Nazis – dont Maurice de Vlaminck cité ici. Questions, réponses, argumentations et recommandations circulent par la Poste. La lettre du peintre Othon Friesz évoquée par Fougeron et les témoignages de moralité qui l'accompagnent en sont un exemple. Le tract joint à la lettre de Fougeron est une réaction des jeunes du Front national au vandalisme de la salle Picasso du Salon de la Libération, inaugurée au lendemain de l'adhésion de l'artiste espagnol au Parti communiste français.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

7 octobre 1944

Cher Camarade Picasso.

Je vous remercie infiniment de la communication de la lettre d'E. Othon Friesz nous tiendrons compte de sa note pour sa justification. Il est à souhaiter que tous les artistes suspects en fassent autant.

Ainsi nous aurons sous les yeux une lettre signée par eux dans laquelle ils reconnaissent d'une part leurs fautes et d'autre part rétablissent toute la responsabilité de certains.

Dans quelques semaines un communiqué rétablira leurs positions en rapport avec la gravité de leurs cas et les comités Nationaux d'épuration statueront. Vlaminck n'a pas été cité et c'est un oubli regrettable – avez-vous au moins les numéros de *Comœdia* dans lesquels il vous dénonçait lâchement en procédant ainsi comme le dernier des flics indicateurs, à moins que vous vous rappeliez la date de parution de ces attaques.

Admirativement et respectueusement vôtre

a fougeron

42 pl. Jules Ferry  
Montrouge

*Tract joint à l'envoi d'André Fougeron*

Une manifestation scandaleuse dont le caractère politique est évident, vient de se dérouler au Salon d'Automne. La salle Picasso a été le théâtre d'actes hostiles dirigés contre l'œuvre de l'artiste espagnol dont la fidélité à la France meurtrie et la conduite pendant l'occupation forcent la sympathie.

Invoquant la « Vox Populi », des meneurs dont la haine n'avait d'égale que la lâcheté, décrochèrent les toiles et les lancèrent à travers la salle.

Nous, jeune du F.N., crions notre indignation. De pareils actes sont inamissibles aujourd'hui. La liberté, reconquise chèrement, doit permettre à chacun d'exprimer et d'exposer sa vision particulière du monde. Celle, pathétique, intense de Picasso, mérite le respect comme les autres.

Ces méthodes fascistes de terreur et de violence doivent définitivement disparaître. Nous leur opposerons toutes nos jeunes énergies.

## La Libération, l'art et la politique, mais encore la guerre

Henri Matisse

*Dans l'épuration qui fait rage à la Libération, toutes les causes ne se valent pas, et tous ne se mobilisent pas pour les mêmes causes. Retiré dans le sud de la France, Henri Matisse (1869-1954), physiquement diminué par la maladie, interrompt le dialogue esthétique plus ou moins direct qu'il mène au long cours avec Picasso, pour se fendre d'une lettre particulièrement explicite sur la nature de son propre engagement et son souhait de le voir reconnu comme tel. La grande humilité de ce courrier, à l'instar des limites qu'il exprime, reflète la lucidité et le respect de Matisse envers la difficile condition de l'artiste dans une société qui l'encense autant qu'elle l'instrumentalise. Ce fut le cas pour le vieux sculpteur Aristide Maillol, naïvement égaré dans la Collaboration. Reste l'œuvre, qu'il faut sauver.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

Vence le 28 décembre 1944

Mon cher Picasso,

On m'a rapporté la signification politique que vous avez cru voir dans la pétition au sujet de la statue de Maillol. Je suis l'initiateur de cette pétition. En me prêtant des intentions politiques, vous ne vous êtes pas représenté que je suis trop vieux et trop mal portant pour prendre une part quelconque à la politique de mon pays.

Mon tribut à l'actualité ne peut se manifester que par des gestes de charité.

Toutefois, connaissant la vie de lutte d'un artiste (ne m'avez-vous pas dit en 14 : « Matisse il y a longtemps que nous sommes dans les tranchées ») et me plaçant exclusivement à ce point de vue, j'ai voulu profiter de l'occasion qui se présentait pour rendre un tout petit hommage à un artiste qui a travaillé pendant sa vie comme nous deux, du reste, tête baissée, et au sujet d'une œuvre que je lui ai vu faire et que j'ai moulée avec lui, à la dure époque de Collioure.

Comme la chose se complique, et que j'ai besoin de mon reste d'énergie pour mon travail quotidien, je renonce à mon idée, dans laquelle j'ai entraîné Bonnard qui avait les mêmes raisons que les miennes pour me céder.

La Nature suivra sa destinée.

Je désire que par cette lettre vous vous rendiez compte de la simplicité de mon geste.

Enfin je vous adresse, mon cher Picasso, mes meilleurs vœux pour 1945.

Affectueusement

Henri Matisse

## La Libération, l'art et la politique, mais encore la guerre

James Lord

*Débarqué le 13 septembre 1944 à Omaha Beach, le jeune soldat américain James Lord (1922-2009) rend visite à Picasso – comme nombre de ses compatriotes - le 7 décembre suivant. Un portrait de lui par Picasso conserve la trace de son passage aux Grands-Augustins. Après la Normandie et la Lorraine, c'est l'Allemagne qu'il découvre en avril 1945. Assez discret sur les horreurs dont il est le témoin (il en fera plus tard un récit détaillé), mais éloquent sur la répugnance qu'elles lui inspirent, James Lord chérit Picasso par l'annonce, dans ses lettres, de petites offrandes (la girouette ici, auparavant un poignard allemand) qui évoquent un désir de communion dans une dimension positive et supérieure à son quotidien sordide. A la fin de la guerre, ses visites à Picasso, à Dora Maar mais aussi à Alberto Giacometti donnent lieu à des récits biographiques.*

---

*Lettre adressée 7 rue des Grands-Augustins, Paris.*

13 juin 1945  
Heidelberg, Allemagne

Cher M. Picasso



Puisqu'il paraît que je ne vais pas retourner en France avant assez longtemps, j'ai décidé de vous envoyer la girouette dont j'ai parlé dans ma dernière lettre. Mais je veux vous dire des faits au sujet de la chose. Je l'ai trouvé dans les ruines à Heilbronn, une ville de la grandeur de Heidelberg environs 50 miles d'ici qui est maintenant tout à fait rasée. Il y avait une petite carte avec la girouette quand je l'ai trouvé qui a indiqué que c'était la première girouette pour une église qui était fini [sic] en 1529, l'église de St Kilien. Et j'ai pensé que ça vous intéresserait – alors je l'envoie.

Je suis dégouté maintenant même avec le petit rôle que je dois jouer dans cette farce. Ça devient de plus en plus ridicule chaque jour. Les hommes qui sont morts, mon frères parmi eux, ont mouru [sic] pour rien – ça se voit de plus en plus nettement. On se demande quelques-fois ce qu'on devrait faire – se retirer de tout ça, ou l'attaquer. Enfin il n'y a qu'une seule chose à faire et c'est de l'attaquer, mais c'est difficile et va lentement car les gens n'aiment pas être intelligent [sic].

J'espère que vous aimerez la girouette. Mes amitiés à Mme Sassier, M. Sabartes et al [sic]

Bien à vous

James Lord

J'espère que vous ne souffrez pas trop de mon français terrible.

Tous droits réservés pour tous les auteurs, y compris les reproductions de la carte d'André Breton et la lettre d'Henri Laugier.

© Succession H. Matisse pour les lettres de l'artiste

© Lettre de Daniel-Henry Kahnweiler : reproduite avec l'autorisation de Q. Laurens, détenteur des droits Kahnweiler

© Roland Penrose Estate, England 2015. The Penrose Collection. All rights reserved

@ Succession Picasso 2015 pour l'œuvre photographiée avec la lettre d'Henri Laugier

Le Musée national Picasso – Paris remercie tous celles et ceux qui ont contribué à la réalisation de cette lecture-interprétation et de son livret numérique.

## **Musée national Picasso – Paris**

Laurent Le Bon, Président de l'Établissement public  
du Musée national Picasso – Paris

Erol OK, Directeur général de l'Établissement public  
du Musée national Picasso – Paris

## **La guerre sous enveloppe**

Conception et production éditoriale : Nathalie Leleu,  
chargée de mission Collections et Patrimoine

Programmation : Alya Nazaraly, responsable du dé-  
veloppement culturel

Développement numérique : Antoine Villette, direc-  
teur-adjoint à la stratégie numérique

[www.museepicassoparis.fr](http://www.museepicassoparis.fr)

ISBN 979-10-93056-06-7